

Tomasz Szarota

PARIS ET VARSOVIE — DEUX CAPITALES SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE

A la veille de la seconde guerre mondiale, Paris avec ses 5 millions d'habitans (banlieue comprise) était, après Londres, la deuxième capitale de l'Europe. Ou quatrième, à ne prendre en compte que sa population *intra muros* (2,8 millions) — après Berlin, Londres et Moscou. Pour ce qui était de Varsovie, avec sa population de 1,3 million, elle tenait le cinquième rang en Europe, devant Rome, Vienne, Madrid et Budapest. Sans aucun doute, Paris était-il une ville bien plus riche, plus moderne et plus belle que Varsovie, encore qu'il faille souligner un intense effort de modernisation, à partir du milieu des années 1930, de la capitale sise sur les bords de la Vistule.

Les Allemands investirent Varsovie au but de trois semaines de siège et d'après combats, la ville ayant eu été la cible d'un pilonnage d'artillerie et de raids aériens barbares qui n'épargnaient même pas les hôpitaux se signalant à la croix rouge marquée sur les toits. L'occupant entra dans une Varsovie parsemée de ruines et de décombres, tandis que Paris qui se rendit sans coup férir, était à l'heure de l'entrée des Allemands une ville intacte, encore que dépeuplée, avec à peine 1 million d'habitants restés sur place.

Les Varsoviens qui avaient déjà vécu une occupation allemande pendant la première guerre mondiale, pensaient que cette fois encore, il s'agirait d'une occupation, certes, rigoureuse et sévère, mais que les Allemands allaient respecter la loi, veiller à l'ordre et à la discipline, se comporter en hommes civilisés. Or, il n'en fut rien, et c'est d'entrée de jeu qu'un désenchantement amer fut la part des Polonais amenés à comprendre qu'ils n'avaient plus affaire à des Allemands tels qu'ils les avaient connus. La terreur et le fait de fouler aux pieds la dignité humaine, les sévices infligées aux Juifs et aux Polonais, allaient jusqu'à susciter des réflexes de réprobation dans les rangs de l'envahisseur. Dans une lettre à la famille, expédiée de Varsovie le 21 novembre 1939, le commandant Helmut Stieff — plus

tard général, fusillé pour avoir trempé en 1944, dans le complot antihitlérien — écrivait: *Man bewegt sich dort nicht als Sieger, sondern als Schuldbe- wussteter. Mir geht es nicht allein so — die Herren, die dort leben müssen, empfinden dasselbe. (...) Die blühendste Phantasie einer Greuelpropagan- da ist arm gegen die Dinge, die eine organisierte Mörder-, Räuber- und Plündererbande unter angeblich höchster Duldung dort verbricht. (...) Diese Ausrottung ganzer Geschlechter mit Frauen und Kinder ist nur von einem Untermenschentum möglich, das den Namen «Deutsch» nicht mehr verdient. Ich schäme mich, ein Deutscher zu sein*¹.

Combien c'était différent à Paris. Les Parisiens s'attendaient au pire de la part des Allemands, d'où leur exode massif avant l'entrée de la Wehr- macht dans leur ville. Ils vécurent une bonne surprise. Voyons ce qu'écrivit à ce sujet l'historien français Henri M i c h e l : "La seule bonne surprise pour les Parisiens, c'est qu'ils attendaient Atilla et des Huns à croix gammée, et ils découvrent des acheteurs ravis de se procurer des produits français, des acheteurs si avides, des besoins illimités, que les vendeuses elles-mêmes les baptisent «des doryphores». (...) Et miracle, ils ne volent pas, ils ne sortent pas leur revolver pour se faire remettre gratuitement la marchandise, ils paient rubis sur ongle et ils sourient, ils ne discutent pas. (...) Dans la rue, ils caressent les cheveux des enfants, dans les cafés ils promettent que la guerre sera bientôt finie, ils photographient les monuments; on dirait des touristes"². Un Polonais vivant à Paris, Andrzej Bobkowski, notait dans son journal le 25 novembre 1940: "Les vainqueurs ont une conduite irrépro- chable. Ils sont calmes, dignes, bien élevés. Je n'en ai pas vu un seul ivre. C'est une armée de fous maîtrisés, qui n'agit que sous la direction du médecin-chef, fou lui aussi, mais ils impressionnent. Voit-on dans le métro des hommes céder leur place aux dames? Les soldats allemands le font de bonne grâce. Par mille détails ils apprivoisent les Français et préparent le terrain à la «collaboration» dont il est de plus en plus question"³.

Relativement de bonne heure, les Parisiens se mirent à percevoir dans les Allemands des intrus. Dans son rapport d'août 1940, le général Alfred Streccius, chef de l'administration militaire pour la France occupée, faisait état d'une détérioration des états d'esprit parmi les Français. Il en imputait la cause au retour dans la capitale des intellectuels mal disposés envers les Allemands, à la pénurie d'articles alimentaires, à la montée des prix et aussi

¹ *Ausgewählte Briefe von Generalmajor Helmut Stieff*, éd. H. Rothfels, "Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte" 1954, Heft 1, p. 229.

² H. Michel, *Paris allemand*. Paris 1981, pp. 37-38.

³ A. Bobkowski, *En guerre et en paix. Journal 1940-1944*, traduit du polonais par Laurence Dyèvre, Montricher (Suisse) 1991, 176 pp.

à la crainte d'une famine et de l'hiver. Le *Militärbefehlshaber* constatait en outre: *Die Anwesenheit der deutschen Soldaten wird mehr und mehr als lästig empfunden. Ihr korrektes Verhalten wird als Selbstverständlichkeit angenommen. (...) Das Verhalten gegenüber den deutschen Soldaten ist dementsprechend zurückhaltender geworden. Fälle von frechem Benehmen und passiver Resistenz kommen vor*⁴. Dans un document de *Propaganda-Abteilung* en date du 18 novembre 1940, l'on trouvera l'affirmation que les états d'esprit les plus favorables envers les Allemands avaient régné pendant les trois premières semaines de l'occupation⁵. Précisons, que le rapport fut écrit une semaine après la première manifestation patriotique qui se déroula à Paris le 11 novembre 1940, avec le concours, principalement, d'étudiants et de lycéens.

Alors qu'à Varsovie la première condamnation à mort d'un Polonais fut placardée le 13 octobre 1939, soit une quinzaine après l'entrée des Allemands dans la ville⁶, à Paris, plus de six mois se sont écoulés entre l'entrée de l'occupant et l'exécution, le 23 décembre 1940, d'un premier Français. La victime, c'était Jacques Bonsergent arrêté comme témoin et nullement partie prenante d'une bagarre de rue. Aux affiches faisant état de son exécution, des Parisiens écrivaient: "Jacques, tu seras vengé", et des femmes, en voyant s'approcher les Allemands en uniformes, s'agenouillaient à même la neige, devant les endroits où elles étaient placardés⁷. Mais si, à Paris, dans le courant des mois qui ont suivi, jusqu'à août 1941, il n'y eut pas d'autres condamnés, à Varsovie, c'est à quelques jours d'intervalle que se succédaient depuis, des affiches avec les noms de nouveaux exécutés. Et dans sa politique punitive, l'occupant pratiquait le principe de la responsabilité collective. Le 27 décembre 1939, à Wawer, une banlieue de Varsovie, en représailles pour le meurtre, par deux bandits patents, de deux sous-officiers allemands, les Allemands exécutèrent 106 habitants de cette localité, nullement impliqués dans le meurtre⁸.

⁴ J'ai utilisé les microfilms de rapports à Institut für Zeitgeschichte (plus loin: *IJZ*) à Munich, n° de cat. MA 497/1, p. 345.

⁵ Le texte porte le titre "*Collaboration*" als Stichwort des neuen Kurses und seine Wirkung. La conclusion en est comme suit: *Der Mann auf der Strasse sich meist ablehnend verhält*, microfilm à *IJZ* MA 190/7, pp. 3755-3756.

⁶ J'attire l'attention sur l'existence de deux livres de Władysław Bartoszewski, d'une grande utilité pour un historien de Varsovie sous l'occupation: les chroniques *1859 dni Warszawy (1859 jours de Varsovie)*, II^e édition, Kraków 1984, et un relevé d'informations sur les exécutions *Warszawski pierścień śmierci (l'Anneau varsovien de la mort)*, II^e éd., Warszawa 1970. Il n'existe, hélas, pas de relevés comparables valables pour Paris.

⁷ L'information provient d'un rapport britannique mis au point sur la base de la censure des lettres arrivant de la France sous l'occupation, microfilm du Public Record Office à *IJZ*, MA 1492/13, File 28271, p. 53.

Aux yeux de bien des Polonais, l'échelle de la répression, l'ampleur des souffrances et des humiliations, celle des pertes humaines et matérielles difficiles à chiffrer, bref, l'énormité du crime perpétré sur les bords de la Vistule, autorisent à s'interroger sur la légitimité de la comparaison de l'occupation à Varsovie avec celle à Paris. Au Mont Valérien, tout au long de l'occupation, les Allemands fusillèrent 1007 personnes dont on connaît les noms⁹. A Varsovie, rien qu'un seul jour, le 13 janvier 1944, vit les Allemands tuer 300 Polonais, sans que les noms de 100 d'entre ces derniers fussent jamais rendus publics¹⁰. Selon diverses estimations, le nombre de Varsoviens qui ont perdu la vie pendant la seconde guerre mondiale, va de 600 mille à 800 mille, dont environ 300 mille Juifs exterminés dans les chambres à gaz de Treblinka, et de 150 mille à 200 mille Polonais péris pendant les 63 jours de l'Insurrection de Varsovie, en août et septembre 1944. Une bonne partie des victimes d'exécutions allemandes reste anonyme; leurs membres de famille ne connaissent ni la date de leur mort ni le lieu de leur sépulture.

Diamétralement différente était l'attitude des Allemands envers la culture française et ses créateurs, par rapport à ce qu'elle était vis-à-vis de la culture polonaise, qualifiée de sans valeur, et de l'intelligentsia polonaise, vouée à l'extermination. En rapport avec le débat sur Ernst Jünger, le germanisant polonais Hubert Orłowski fait pertinemment observer que "sur les bords de la Seine, les artistes et les intellectuels français étaient traités par les officiers de la Wehrmacht comme des égaux dans l'ordre de civilisation, alors que les polonais sur les bords de la Vistule et de la Warta comme du fumier de l'Histoire"¹¹. C'est que, pour les nazis, les Polonais étaient, par-dessus tout, des membres d'une race inférieure, slave, propre à ne fournir que des valets de ferme à la *Herrenrasse* germanique¹². Cette considération leur fit conclure à l'inopportunité de l'instruction secondaire et supérieure pour les Polonais qui n'avaient qu'à s'en tenir au primaire — d'où la fermeture des lycées et des établissements d'enseignement supé-

⁸ Dans le texte *Postawa społeczeństwa polskiego pod okupacją niemiecką (L'attitude de la société polonaise sous l'occupation allemande)* écrit par Halina Krahełska à la charnière des années 1943 et 1944, l'auteur affirmait: "Cette pratique de la responsabilité collective (...) bouleversa profondément l'opinion et préjugea irrévocablement pour beaucoup de leur attitude envers l'occupant", Archiwum Akt Nowych à Varsovie, Section VI, n° de cat. 383/II-4, p. 10.

⁹ S. Klarsfeld et L. Tsevery, *Les 1007 fusillés du Mont-Valérien parmi lesquels 174 Juifs*, Paris 1995.

¹⁰ W. Bartoszewski, *1859 dni*, p. 532.

¹¹ H. Orłowski, *Mniejsza o Jüngera (Peu importe Jünger)*, "Odra" (Wrocław) 1995, n° 11, p. 127.

¹² Cf. T. Szarota, *Le stéréotype de la Pologne et des Polonais aux yeux des Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale*, "La Pologne et les Affaires Occidentales" 1978, n° 2, pp. 246-273.

ieur; même chose pour les divertissements qui, pour les Polonais devaient être du bas de la gamme — d'où la fermeture des théâtres dramatiques, des salles de concerts et des musées. Et les 47 quotidiens qui paraissaient avant la guerre à Varsovie, furent réduits à un seul, de langue polonaise, édité par l'occupant. Par ailleurs, ce dernier ordonna la confiscation aux Polonais des postes récepteurs de radio pour les couper de toute source d'information indépendante, et installa, pour "compensation" des hauts-parleurs dans plusieurs points de la ville. L'interdiction de presque toutes les institutions culturelles montre très nettement que les Allemands ne tenaient pas à avoir des collaborateurs en Pologne.

C'est en ces termes qu'un as des services de reinseignements de l'Armée (clandestine) de l'Intérieur, Kazimierz Leski, qui fit plusieurs séjours à Paris sous l'occupation (des fois en uniforme de général de la Wehrmacht), évoque ses impressions au bout de quelques dizaines d'années: "En France, tout était autrement. Les Allemands n'y faisaient pas figure de fiers conquérants. Vis-à-vis des Français, ils se comportaient avec un certain complexe d'infériorité. Pas question de mettre à profit, dans la vie de tous les jours, leur position de vainqueurs. Quand un Allemand avait besoin d'une chose, il se rangeait au bout de la queue. (...) Quand un Allemand avait besoin de se renseigner, il saluait poliment un Français de son choix et cherchait à se faire comprendre, même en écorchant le français au possible. (...) Chez nous, la déportation en travaux forcés au Reich c'était une calamité que l'on cherchait à éviter à tout prix, en changeant jusque de nom et de domicile. Là, c'est de son propre chef qu'on se déclarait prêt à partir pour l'Allemagne — pour bien gagner. L'alimentation à Paris était rationnée, mais il y avait pratiquement du tout: du beurre, de différentes viandes, du riz et des pâtes, du lait, du sucre, du chocolat et du cacao, du vin etc., encore qu'évidemment en quantités limitées. L'occupation allemande en France, et en tout cas à Paris — par comparaison aux conditions en Pologne — c'était une toute autre planète"¹³.

L'inconvénient aussi bien de ce témoignage que de nombre d'autres souvenirs écrits bien des années après, c'est d'une part la tendance à généraliser, et d'autre part le fait de ne pas tenir compte de la situation, telle qu'elle changeait au fil des années. Il y a, bien entendu, des auteurs doués d'un sens de l'évolution. C'était le cas de Szymon K o n a r s k i, dans le livre de qui *Quatre années dans Paris sous l'occupation*, nous lisons: "En 1940 et 1941, on n'a pas entendu parler de prévenus battus en cours

¹³ K. Leski, *Życie niewłaściwie urozmaicone (Une vie malencontreusement diversifiée)*, II^e éd., Warszawa 1994, p. 202.

d'interrogatoires. En 1942, cela arrivait, en 1943 cela était de règle, pratique qui, en 1944, fut remplacée par des tortures des plus atroces. En France, les Allemands ont montré leur vraie nature trois ans plus tard qu'en Pologne, qu'en Yougoslavie, qu'en Bohême et qu'en Allemagne elle-même¹⁴.

La description de Kazimierz Leski est vraisemblablement à rapporter au printemps 1943. Or, à l'époque, il est hor de propos de parler du volontariat de Français pour le travail en Allemagne. Tout au contraire, depuis l'instauration en février 1943, d'un Service du Travail Obligatoire, des centaines sinon des milliers de "réfractaires" se mirent à grossir les rangs de maquisards¹⁵. Pour ce qui est de la situation alimentaire, Leski se, outre impressionné par la gamme des produits en vente à Paris, mais il était pourvu de tickets de rationnement pour les Allemands, contrefaits avec maîtrise par des services clandestins à Varsovie. Dans cet ordre d'idées, notons des relations faisant état de restaurants haut de gamme au ghetto de Varsovie, à l'intention d'une poignée d'enrichis de guerre de fraîche date. A Paris, la situation alimentaire au printemps 1943 était effectivement meilleure qu'en 1940–1942 et que dans le premier semestre de 1944. Mais c'est dans tous les journeaux tenus par les Parisiens du temps de l'occupation que les auteurs se plaignent de la disette¹⁶. Voici ce que, d'une façon bien probante, nota le 9 janvier 1942 Andrzej Bobkowski: "Tadzio est revenu. Il voyage entre Varsovie et Paris (...). Cette fois, Janeczka, sa femme, nous a envoyé en cadeau un morceau de lard et du saucisson. A vrai dire, depuis novembre, nous sommes continuellement approvisionnées par la Pologne en produits de base si difficiles à se procurer à Paris. Quel paradoxe! J'ai raconté ça à un Français qui a ouvert des yeux ronds et m'a demandé: «Comment se fait-il qu'on trouve plus facilement à se nourrir en Pologne que chez nous? — C'est parce que nous ne collaborons pas», lui ai-je répondu¹⁷.

Avant de revenir à la comparaison des conditions matérielles d'existence dans les deux capitales sous l'occupation, quelques observations au sujet des systèmes de pouvoir qui y furent instaurés. C'est seulement jusqu'au 26

¹⁴ S. Konarski, *Cztery lata w okupowanym Paryżu (Quatre années dans Paris sous l'occupation)*, Paryż 1963, p. 39.

¹⁵ En été 1943, le Comité d'Action contre la Déportation fit paraître sous le titre innocent *Tu seras un scout courageux et loyal. Comment organiser un camp de vacances*, une brochure comprenant des Conseils aux réfractaires. Travailleurs requis pour l'Allemagne. Cette publication conseillait de gagner la forêt ou les montagnes et d'y rallier les maquisards. H. AMOUREUX, *L'impitoyable guerre civile. Décembre 1942 — Décembre 1943*, (tome VI *La grande histoire des Français sous l'occupation*), Paris 1983, p. 153–154.

¹⁶ Pour ce qui est des conditions matérielles à Paris sous l'occupation, je classe parmi les témoignages de source les plus valables, outre le journal de Bobkowski, celui de Charles BRAIBANT, *La guerre à Paris (8 novembre 1942 — 27 août 1944)*, Paris 1945, et de Charles RIST, *Une saison gâtée. Journal de la Guerre et de l'Occupation 1939–1945*, Paris 1983.

¹⁷ A. Bobkowski, *Op. cit.*, p. 273.

octobre 1939, date de la constitution d'un Generalgouvernement, que la capitale de la Pologne était placée sous l'administration militaire; puis, elle passa sous la férule d'une administration civile, alors qu'à Paris l'administration d'occupation de la ville se prolongeait au gré de commandants militaires successifs. Les Allemands n'ont jamais tenté de faire de Paris une ville allemande ni même de lui donner une physionomie allemande. La considération qui présidait au changement des noms de quelques rues était moins de germaniser que de "rendre aryen": ainsi, rebaptisa-t-on le 26 novembre 1942 rue Henri Heine en rue Jan Sebastian Bach. Pour ce qui était de Varsovie, c'est d'emblée qu'il fut décidé de lui donner un cachet allemand en rebaptisant en allemand places, rues, jardins et ponts; à plus long terme, des plans prévoient une refonte totale du plan d'urbanisme et de l'architecture de la capitale polonaise qui, changée de fond en comble, devait devenir *die neue Stadt-Warschau* faisant à jamais partie intégrante du Reich allemand¹⁸.

Tant à Varsovie qu'à Paris, les Allemands décrétèrent le couvre-feu, en s'en servant tantôt comme d'un bâton (quand ils en faisaient avancer l'heure) tantôt comme d'une carotte (quand ils le repoussaient à une heure plus tardive). A Varsovie, c'est sensiblement plus longtemps qu'à Paris qu'était de rigueur un couvre-feu moins tardif (19, 20 ou 21 heures) soit plus tracassant pour les habitants qu'à Paris où, normalement, le couvre-feu était fixé pour minuit¹⁹. Toutefois, à Varsovie, jamais le couvre-feu ne fut antérieur à 19 heures, alors qu'à Paris ceci arrivait, certes pour un laps de temps court, mais tout à fait réellement.

J'ai déjà dit qu'il est difficile de comparer l'ampleur de la terreur à Varsovie avec celle des représailles dont Paris fut le théâtre. Des affiches apprenaient aux Parisiens les noms des fusillés, et cependant les Allemands ne se décidèrent pas à des exécutions publiques dans les rues de Paris. A Varsovie, le 16 octobre 1942, dans un faubourg et en banlieue, sur cinq potences à raison de 10 par chacune, les Allemands pendirent 50 Polonais. Et depuis la mi-octobre 1943 jusqu'au début de février 1944, c'est presque tous les jours qu'il y eut des exécutions publiques dans les rues de Varsovie. Elles firent plusieurs milliers de victimes.

Un sujet à part — la discrimination, puis l'extermination de la population juive. C'est depuis le 1er décembre 1939 que les Juifs varsoviens à partir de l'âge de 10 ans étaient atreints au port au bras droit d'un brassard blanc

¹⁸ Il y a lieu de rappeler que les Allemands firent capitale du Generalgouvernement non pas Varsovie, mais Cracovie. Dégradée au rang du chef-lieu de l'un des districts du GG, Varsovie devait devenir une ville de province.

¹⁹ J'en traite plus amplement dans le livre *"Życie codzienna w stolicach okupowanej Europy (La vie quotidienne dans les capitales de l'Europe sous l'occupation)"*, Warszawa 1995.

à l'étoile bleue de David. Puis, jusqu'à la création du ghetto de Varsovie (novembre 1940), les Allemands décrétèrent graduellement tout un train d'arrêtés visant à humilier et à discriminer la population juive (confiscation des biens, interdiction de voyager par le train, interdiction de fréquenter certaines rues et places, des rations moindres d'alimentation, un couvre-feu plus précoce)²⁰. En France, sous l'occupation, la période comprise entre le 27 septembre 1940 et le 8 juillet 1942 vit la promulgation de 9 ordonnances antijuives. Ce n'est que l'avant-dernière d'entre elles, en date du 29 mai 1942, qui ordonnait aux Juifs ayant terminé 6 ans le port à la poitrine gauche de l'Etoile de David à partir du 7 juin de cette année-là (il s'agissait d'une pièce jaune avec un contour d'étoile dans lequel était inscrit le mot "Juif"). Et la dernière ordonnance nommait en une dizaine de points les lieux dont la fréquentation allait être dès lors interdite aux Juifs. Il se virent interdire jusqu'à l'utilisation du téléphone public²¹. Il y a lieu de préciser qu'à Varsovie la muraille de 3 mètres de haut dont l'occupant fit ceindre le ghetto, lui permit de renoncer à nombre de ces mesures discriminatoires. La date d'une grande rafle à Paris, le 16 juillet 1942²² pendant laquelle il fut procédé à l'arrestation de 12 884 Juifs apatrides déportés par la suite à Auschwitz, ne devança que d'une semaine l'expédition d'un premier convoi de Juif du ghetto de Varsovie vers les chambres à gaz de Treblinka...

A force de comparer la vie de Paris et de Varsovie sous l'occupation, l'on arrive à saisir des ressemblances frappantes avant tout dans la sphère de la vie quotidienne. Dans les deux capitales, l'occupant imposa le rationnement de l'alimentation; or, à Paris les rations étaient sensiblement plus grandes qu'à Varsovie (encore qu'insuffisantes pour couvrir les besoins de l'organisme)²³; dans les deux, il existait le marché noir, dans les deux furent

²⁰ Les vicissitudes et le destin des Juifs sous l'occupation font l'objet d'études notamment de Ruta S a k o w s k a, *Ludzie z dzielnicy zamkniętej. Z dziejów Żydów w Warszawie w latach okupacji październik 1939 — marzec 1943 (Les gens du quartier clos. L'histoire des Juifs à Varsovie dans les années de l'occupation hitlérienne octobre 1939 — mars 1943)*, II^e éd. Warszawa 1993, et d'Israel G u t m a n, *Żydzi warszawscy 1939 — 1943. Getto — podziemie — walka (Les Juifs varsoviens 1939—1943. Le ghetto — la clandestinité — le combat)*, traduit de l'hébreu par Zoia P e r e l m u t e r, Warszawa 1993.

²¹ Cf. *Les Juifs sous l'occupation. Recueil des textes officiels français et allemands 1940—1944*, II^e édition, Paris 1982; le texte de l'ordonnance en date du 8 juillet 1942 avec un relevé en 17 points des lieux dont la fréquentation était interdite aux Juifs, fut publié dans "Paris—Soir" le jour même de "la grande rafle", soit le 16 juillet 1942 (n°689).

²² C. L é v y et P. T i l l a r d, *La grande rafle du Vél d'Hiv*, Paris 1967 (un an près parut une traduction allemande sous le titre *Der Schwarze Donnerstag. Kollaboration und Endlösung in Frankreich*).

²³ M. C é p è d e, *Agriculture et alimentation en France durant la II^e guerre mondiale*, Paris 1961; cf. aussi J. D e b u — B r i d e l, *Histoire du marché noir (1939—1947)*; c'est dans mon livre *Życie codzienne* (cf. l'annotation 19), que je donne une mise en regard des données comparatives, pp. 22—30.

mis en vente des ersatz de guerre: lasaccharine à la place du sucre, des vélo-taxis, des chaussures à semelle en bois. Non seulement à Varsovie, mais aussi à Paris, les files d'attente devant les commerces, de fréquentes cupures de courant et devant les commerces, de fréquentes coupures de courant et de gaz, des transports en commun bondés, le froid des logements mal chauffés en automne et en hiver, les alertes aériennes et la peur de bombardements par les alliés étaient autant de tracasseries de la vie quotidienne. Il se révèle que des ressemblances se manifestèrent jusque dans le domaine de la mode vestimentaire, les représentants de la jeunesse non plus "dorée" mais "similor" (comme on disait pendant l'occupation à Varsovie) adoptaient une tenue sensiblement comparable à celle des "zazous" parisiens²⁴.

Les deux capitales virent se manifester les mêmes phénomènes: paupérisation, réduction de la consommation, multiplication des marginaux, un crédit accru accordé aux devins et leurs augures, l'éclosion d'un groupe d'enrichis de guerre traitant des affaires avec l'occupant. Les deux capitales notaient un décroissement naturel de population. Tant à Varsovie qu'à Paris, les gens se défendaient de la même façon contre la famine — en cultivant fruits et légumes sur chaque parcelle de sol disponible, en allant chercher des vivres à la campagne, en élevant de la volaille et des lapins pour avoir de la viande. Cet esprit d'ingéniosité fut baptisé à Paris le système D (débrouillardise)²⁵. Dans les deux capitales paraissaient des livres de cuisine axés sur une cuisine et plus généralement une tenue de maison économe, faisant le plus largement appel à des fabrication maison — dentifrice ou cirage par exemple. Monsieur Dupont à Paris comme Monsieur Kowalski à Warsovie ne pouvant plus se permettre d'acheter un costume neuf, force leur était de réparer ou de retourner leurs costumes ou manteaux usés.

Des conditions matérielles d'existence passons maintenant aux attitudes des habitants des deux capitales sous l'occupation. La revue "Novoje Slovo" paraissant à Berlin, publia le 4 août 1940 un article cpmparant l'attitude des Parisiens et des Varsoviens à l'égard des Allemands. "Un Parisien — y lisons-nous — a fait le décompte des résultats, et convaincu d'avoir fait une erreur de calcul, a bouclé ses comptes avec une franchise digne de respect. Une nouvelle vie, on l'entame par le neuf — a-t-il conclu — et sourit gentiment au vainqueur. A Varsovie — pas de sourire durant les

²⁴ Les Français sont convaincus que les "zazous" étaient un phénomène spécifiquement parisien. Mon livre auquel je me réfère plus haut, montre bien qu'il était aussi bruxellois (sous la même dénomination), prageois (sous le nom de *potápka*) et varsovien, *op. cit.*, p. 81-86.

²⁵ G. Perrault, *Paris sous l'occupation*, Paris 1987, p. 40; cf. D. Veillon, *Vivre et survivre en France 1939-1947*, Paris 1995.

premiers dix mois après la capitulation. Les visages respirent une colère mal dissimulée²⁶. A Varsovie, la situation n'allait quère changer sur ce point jusqu'à la fin de l'occupation, elle allait par contre changer à Paris. Voici ce qu'écrivait dans son journal Ernst Jünger le 18 août 1942: *In einem Papiergeschäft der Avenue de Wagram ein Notizbuch gekauft; ich war in Uniform. Ein junges Mädchen das dort bediente, fiel mir durch den Ausdruck seines Geschichts auf; es wurde mir deutlich dass es mich mit erstaunlichem Hass betrechtete*. Le regard de la Parisienne fit penser au poète à un scorpion enfonçant son dard dans le corps de la victime²⁷. Que Paris ne fut pas une ville sans dangers pour les soldats allemands, témoin l'ordre du du commandant militaire en date du 18 août 1941 — en fait une mise en garde: *Soldaten — conseillait-on — sollen spätmittägliche und abendliche Spaziergänge stets zu mehreren unternehmen. Es ist eines Soldaten unwürdig, die Dirnenschänken des Montmartre-Viertels zu betreten. Besuch der dortartigen Absteigequartiere bringt Gefahr für die Gesundheit und unter Umständen auch für das Leben. Es verstösst gegen das einfachste Gesetz der Kameradschaft, betrunkenen Soldaten im nächtlichen Paris sich selbst zu überlassen*²⁸. A Varsovie, dans les cafés et restaurants, il était interdit aux soldats allemands de s'asseoir à table avec les consommateurs polonais, et il leur était constamment rappelé la permanence du danger d'un vol d'armes et d'une agression²⁹.

Cette question débouche sur la lutte contre l'évvhaisseur et la résistance, un sujet beaucoup mieux documenté et exploré pour Varsovie que pour Paris³⁰. Les différences les plus essentielles entre la résistance antiallemande à Varsovie et à Paris sont les suivantes: 1) la constitution de mouvements de résistance à Varsovie devança la création de "réseaux" à Paris; 2) un rôle plus éminent dans leur création d'officiers à Varsovie, d'intellectuels à Paris

²⁶ Je cite après la traduction qui parut dans la revue varsoviennne clandestine "Wiadomości Polskie" (n°26 du 20 août 1940).

²⁷ E. Jünger, *Strahlungen*, Tübingen 1949, p. 155.

²⁸ *IJZ*, MA 970, p. 507.

²⁹ F. Blätter (de son vrai nom: Mawick), *Warchau 1942. Tatsachenbericht eines Montorfahrers der zweiten schweizerischen Aerztemission 1942 in Polen*, Zurich 1945; cf. Tomasz Szarota, *Warchau unter dem Hakenkreuz. Leben und Alltag im besetzten Warchau*, übersetzt von Claudia und Ryszard Makowski, Paderborn 1985, pp. 244–250.

³⁰ Un historien de la résistance à Paris ne dispose pas d'études spéciales comparables à deux livres de Tomasz Strzembosz: *Akcje zbrojne podziemnej Warszawy 1939–1944 (Les actions de combat de la résistance à Varsovie 1939–1944)*, II^e édition, Warszawa 1983, et *Oddziały szturmowe konspiracyjnej Warszawy 1939–1944 (Unités de choc de la résistance à Varsovie 1939–1944)*, II^e édition, Warszawa 1983; cf aussi l'étude comparatiste de Jan Zamojski, *La France et la Pologne — deux pays, deux exemples de résistance*, "Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale et des Conflits Contemporains" 1986, n°144, pp. 39–59.

(professeurs d'université, chercheurs, journalistes); 3) un soutien collectif beaucoup plus large à Varsovie qu'à Paris pour l'illégalité; 4) un rôle incomparablement plus grand à Paris qu'à Varsovie joué par les communistes; 5) le caractère clandestin à Varsovie, d'une riche vie culturelle; 6) la mise en place, à Varsovie de structures centrales de l'Etat polonais clandestin dont c'est Varsovie qui était la capitale (alors que c'est Lyon et non Paris qui est considéré comme capitale de la France combattante); l'âpreté et la durée des élans insurrectionnels (rappelons que l'insurrection de Varsovie qui éclata le 1^{er} août 1944, avait été précédée par celle du Ghetto varsovien du 19 août 1943, date où les Juifs prirent les armes sans aucune chance de victoire, uniquement pour sauver leur dignité).

Bien entendu, sans être en état d'examiner en détail tous les points ci-dessus, je me limiterai ici à quelques informations. Le premier mouvement clandestin à Varsovie, le Service pour une Victoire de la Pologne (transformé en 1942 en Armée de l'Intérieur) fut fondé le 8 septembre 1939, soit avant même l'entrée des Allemands à Varsovie. Ses fondateurs furent des officiers, alors que le réseau fondé à l'automne 1940 à Paris au Musée de l'Homme était l'oeuvre de scientifiques. Sur la carte politique de la clandestinité varsovienne et polonaise, les communistes n'existaient pas, la guerre, ils ne furent jamais une formation véritablement puissante. Telle n'était pas sur ce point le cas de Paris et de la France. Il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'à Paris, c'est précisément les communistes qui étaient les premiers à entreprendre une lutte armée contre l'occupant. Une fois de plus, reprenons les notes du Polonais Bobkowski. Voici ce qu'il notait le 18 août 1941: "Des «papillons» avec la faucille et le marteau font leur apparition sur les affiches allemandes. Les communistes ont déclaré la guerre aux Allemands sur le territoire de la France occupée". Et le 11 septembre 1941, le même Bobkowski notait: "La dernière mode, à Paris, c'est de tirer sur les soldats et les officiers allemands. (...) Les communistes sauvent ainsi l'honneur des Français qui après la guerre, diront: «c'étaient nous»"³¹.

Pour ce qui est de la Pologne, un phénomène tout à fait exceptionnel dans l'Europe sous l'occupation c'était la mise en place des structures d'un Etat Polonais clandestin. Il s'agissait de 14 départements qui tenaient lieu de ministères, des forces armées (l'Armée de l'Intérieur déjà évoquée), d'un enseignement clandestin, secondaire et universitaire, une jurisprudence avec sa propre police et ses tribunaux, un mouvement éditorial clandestin (quelque 1500 gazettes clandestines et un millier de livres et de brochures de parus) et jusqu'à un théâtre clandestin³².

³¹ A. Bobkowski, *op. cit.*, pp. 212 et 216.

A côté des différences, l'on perçoit aussi des ressemblances dans les activités antiallemandes à Varsovie et à Paris, tant pour les actions de combat (p.ex. les attentats) ou pour le sabotage, que des initiatives se rattachant à la "résistance civile", pour nous servir de la formule qui figure dans le titre du livre remarquable de Jacques Semelin³³. J'ai à l'esprit ne serait-ce que les différents signes et symboles marqués aux murs ou les différentes formes de manifestations patriotiques³⁴. J'ai aussi à l'esprit les directives et les indications mises au point en clandestinité, relatives à l'attitude à adopter envers l'envahisseur, telles celles que comprenaient les *Conseils à l'occupé* de Jean Texier ou l'ouvrage polonais *Code de morale civique*³⁵. Sans aucun doute, les exigences éthiques posées au corps social en Pologne étaient sensiblement plus rigoureuses que celles posées aux Français. C'est dire que, dans les circonstances polonaises, quelqu'un comme Jean-Paul Sartre publiant un livre chez un éditeur travaillant dans légalité, voyant la première de sa pièce dans un théâtre autorisé ou publiant un article dans une revue paraissant sous le contrôle de l'Office de la Propagande, aurait été qualifié de collaborant³⁶.

Je n'entends pas dans ces lignes examiner en détail le problème de la collaboration à Paris sous l'occupation, ce sujet étant autre³⁷. Certainement,

³² Cf. S. Salmonowicz, *Polskie Państwo Podziemne. Z dziejów walki cywilnej (L'Etat clandestin polonais. Pages d'histoire de la lutte civile)*, Warszawa 1994; G. Górski, *Administracja Polski Podziemnej w latach 1939–1945. Studium historyczno-prawne (L'administration de la Pologne clandestine. Etude d'histoire et de droit)*, Toruń 1995; T. Szarota, *Warszawa jako stolica Polskiego Państwa Podziemnego (Varsovie, capitale de l'Etat clandestin)*, dans: *Powstanie Warszawskie z perspektywy półwiecza (L'Insurrection de Varsovie de la perspective d'un demi-siècle)*, Warszawa 1995.

³³ J. Semelin, *Sans armes, face à Hitler. La résistance civile en Europe 1939–1943*, Paris 1989.

³⁴ L'emblème de la France combattante — la Croix de Lorraine fit son apparition à Paris en automne 1940. A Varsovie, c'est en mars 1942 qu'on s'est mis à dessiner ou à peindre sur les murs le signe de l'ancré constitué de la combinaison des initiales P W (*Polska Walcząca* — la Pologne combattante ou *Polska Walczy* — la Pologne est au combat), le P en étant la tige, le W — le grappin. Certaines formes de manifestations patriotiques, tels les défilés de rue, étaient absolument exclues, étant donné la terreur qui régnait à Varsovie, cf. T. Szarota, *V — jak zwycięstwo. Symbole, znaki i demonstracje patriotyczne walczącej Europy 1939–1945 (V — comme victoire. Les symboles, les signes et les manifestations du patriotisme de l'Europe combattante 1939–1945)*, Warszawa 1994.

³⁵ Le texte intégral des *Conseils*, considérés comme un manuel de dignité, a été publié en annexe au livre de H. Nogudres, M. Degliame-Fouché et J.-L. Vigier, *Histoire de la résistance en France*, t. 1^{er}, Paris 1967, p. 466; quant au code polonais, je l'examine dans mon livre *Warschau unter dem Hakenkreuz*, (cf. l'annotation 29), pp. 282–291.

³⁶ Gilbert Joseph, auteur du livre *Une si douce Occupation... Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre 1940–1944*, Paris 1991, en veut principalement au couple d'écrivains de n'avoir pas remarqué l'éclipse subite de leurs amis et connaissances juifs, et de ne s'être pas engagé dans l'aide aux persécutés.

³⁷ En suivant depuis bien des années ce qui s'écrit en France à propos de l'occupation, j'en arrive à la conclusion que le phénomène de la collaboration y suscite plus d'intérêt que ne le font la résistance, la politique de l'occupant, les conditions d'existence, les représailles et leurs victimes.

le phénomène de la collaboration à Paris impliquait une partie importante des élites intellectuelles et artistiques, alors qu'à Varsovie seuls quelques-uns s'y décidèrent. Il faut toutefois avoir à l'esprit que les Allemands ne tenaient nullement à avoir un Quisling en Pologne ni à y constituer une Légion de Pilsudski du temps de la première guerre mondiale³⁸.

Il est temps de conclure. L'occupation de Paris dura 1533 jours, celle de Varsovie de la rive droite et de la rive gauche de la Vistule — respectivement 1820 et 1935 jours. En dépit de toutes les différences, les populations des deux capitales appelaient de leurs vœux la libération. Les deux s'insurgèrent contre l'occupant pour s'en débarrasser. Les insurgés Parisiens y parvinrent, l'insurrection polonaise se conclut par un échec et par l'anéantissement de la ville. Ce n'est que depuis 1989 qu'en rendant hommage aux insurgés de 1944, on ne dit plus en Pologne *gloria victis* — gloire aux vaincus — mais bien: gloire aux vainqueurs³⁹!

(Traduit par Hubert Krzyżanowski)

³⁸ Heinrich Himmler entendait amener à collaborer le général Stefan Rowecki "Grot", commandant en chef de l'Armée de l'Intérieur, arrêté à Varsovie le 30 juin 1943. Hitler s'y opposa, en rappelant le cas de Pilsudski de la première guerre mondiale, cf. T. Szarota, *Stefan Rowecki "Grot"*, II^e édition, Warszawa 1985, pp. 235–236.

³⁹ C'est Henri Michel qui avait proposé une mise en regard des deux insurrections, dans le livre *La guerre de l'ombre. La Résistance en Europe*, Paris 1970, pp. 346–351 et 355. Il en est sorti un bel album bilingue présentant de la documentation photographique des deux insurrections, sélectionnée par Stanisław Kopciński, sous le titre *Być wolnym. Pour être libre, Varsovie–Paris 1944*, Warszawa 1995.

Annales

Histoire. Sciences Sociales

Fondateurs : Lucien FEBVRE et Marc BLOCH. Directeur : Fernand BRAUDEL
Revue bimestrielle publiée depuis 1929 par l'École des Hautes Études en Sciences Sociales
avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

51^e ANNÉE — N° 4

JUILLET-AOÛT 1996

L'INVENTION DU POLITIQUE

Catherine DARBO-PESCHANSKI, Condition humaine, condition politique. Fondements de la politique dans la Grèce archaïque et classique

Claudio Sergio INGERFLOM, Entre le mythe et la parole : l'action. Naissance de la conception politique du pouvoir en Russie

FILM ET HISTOIRE : LE PARCOURS DE L'ŒUVRE

Sylvie LINDEPERG, L'opération cinématographique. Équivoques idéologiques et ambivalences narratives dans *La Bataille du Rail*

Martine GODET, L'œuvre dénaturée. Un cas de censure cinématographique dans l'URSS de Khrouchtchev

La France au 19^e siècle (comptes rendus)

NATIONALITÉS ET DÉMOCRATIE EN YOUGOSLAVIE

Jean-François GOSSIAUX, Yougoslavie : quand la démocratie n'est plus un jeu

SYSTÈME MONÉTAIRE ET MARCHÉS FINANCIERS.

19^e-20^e SIÈCLES

Marc FLANDREAU, Les règles de la pratique. La Banque de France, le marché des métaux précieux et la naissance de l'étalon-or 1848-1876

Christian WALTER, Une histoire du concept d'efficacité sur les marchés financiers

Cartographie, topographie, géographie (comptes rendus)

REDACTION : 54, boulevard Raspail, 75006 PARIS

ABONNEMENTS 1996

	France	Etranger
Particuliers/Individuals	J 430 FF	J 569 FF
Institutions	J 500 FF	J 620 FF
Etudiants	J 293 FF	

Les abonnements doivent être souscrits auprès de Masson/

Send your order and payment to the order of Masson to :

MASSON - SPES, BP 22 - F 41354 VINEUIL CEDEX